

Le choc des cultures ou Banlieue 1960

écrit par Argo | 29 décembre 2023





Le premier choc culturel que je ressentis fut culinaire. À l'occasion d'un repas en banlieue. Je m'en souviens comme si c'était hier. Ma mémoire est intacte.

Question cuisine, je n'aime pas la cuisine chichiteuse de ceux qui se prétendent grands chefs étoilés. Quand je vois les échantillons qu'ils servent à leurs clients pour des sommes exorbitantes, ça me coupe l'appétit. Et avec ça, des innovations qui me font exprimer à leur endroit ce que disait un certain Jean-Pierre C. Mettre des fleurs dans des plats, de l'oxalis, du tussilage, des racines de fougère, je pense qu'il faut être un peu fêlé sur les bords. Des générations de maîtres-queux se sont cassé la tête et la louche pour codifier les recettes qui nous sont parvenues aujourd'hui, un bel héritage que l'on devrait préserver.

Chaque région possède sa spécificité gastronomique, mais toutes ont une ligne directrice : le goût du bien-faire, du bien-manger. Pour avoir séjourné dans plusieurs régions de notre beau pays, j'ai apprécié le pâté de pommes de terre du Bourbonnais, la galette berrichonne, la tarte au sucre du Nord, les escargots de Bourgogne, sans oublier les spécialités de la Corrèze, terre natale de ma mère, comme la flaugarde, la truffade (sauté de pommes de terre aux

cèpes). Et bien d'autres que je ne peux pas citer faute de place et de temps.

La pire expérience que j'ai connue se déroula en 1960, en banlieue. À cette époque, mon père, militaire de carrière, était stationné à Vincennes. Il était coutumier en ce temps-là que la France accueillît des Africains pour les instruire à l'École de guerre pour certains, et au sein de certains régiments pour d'autres. Cela continue d'ailleurs aujourd'hui. Je pense que c'est comme cela que des générations de gradés, dûment instruits par nos soins, sont retournés chez eux, pour ensuite renverser le camarade-général-colonel-président qui exerçait le pouvoir. Les coups d'État qui se sont succédé et se succèdent encore dans ces régions tendraient à le prouver. Mais ce n'est que mon opinion.

Mon père, responsable d'un peloton motocycliste, eut pour mission d'instruire un gradé africain sur l'art et la manière d'exercer un commandement en la matière. Il paraît qu'il ne savait même pas faire de la moto, et qu'il chut de nombreuses fois avant de se tenir correctement sur une selle. Pour remercier mon géniteur de ses bons offices, ce brave homme invita toute la famille à déjeuner. Nous aurions dû nous méfier. Nous étions quatre : mes parents, mon jeune frère, et votre serviteur.

Le dimanche suivant, nous nous mîmes en route pour une lointaine banlieue où ce monsieur vivait avec sa famille. Leur intérieur était décoré d'objets africains, de tapis, de statuettes de bois noir. C'était un peu effrayant. Le monsieur, un grand Noir vêtu d'un boubou, la dame, de vêtements de couleur. Il y avait aussi trois garçons et une fille, maigres comme des coups de trique (ce qui nous intrigua sur le moment). Les maîtres des lieux ne nous accordèrent même pas un regard. Elle annonça à ma mère que chez eux la coutume était de faire déjeuner les enfants d'abord afin que les adultes puissent ensuite manger en paix.

Nous étions dépités. Mais nous n'avions pas tout vu. C'est la fille de la maison qui cuisina notre repas, et pas le menu des adultes. Elle nous fit frire dans une profusion de beurre rance un minuscule morceau de viande pour chacun, le

tout accompagné d'une cuillerée à soupe d'un légume bizarre, fibreux, dégueulasse. J'ai su plus tard que c'était de l'igname. Ladite viande était dure, sentait fort. J'ignore de quel animal elle pouvait provenir. Comme dessert un yaourt périmé et une moitié de banane. Mon frères et moi ne pûmes que consommer le fruit. Quand les enfants de nos hôtes virent que nous avions dédaigné le contenu de nos assiettes, ils se répartirent nos rations, et les engloutirent comme s'ils n'avaient pas mangé de quinze jours. Pour eux, c'était journée de gala. Après, ils partirent tous comme des dingues taper dans un ballon de foot dans la cour de l'immeuble, fille comprise. Je ne sais pas où ils pouvaient puiser leur énergie après ce régime digne d'un camp de concentration.

Nous ne les suivîmes pas. Nous nous contentâmes de nous asseoir dans l'escalier, à ruminer notre déception. Nous devions ressembler aux petits pauvres d'un poème d'Arthur Rimbaud, qui contemplaient le boulanger en train de cuire son pain, quand une brave dame arriva à notre hauteur. « *Que faites-vous là mes petits, nous demanda-t-elle, vous êtes perdus?* » Nous lui expliquâmes la situation. « *Vos parents sont chez les bamboulas du quatrième et ils vous laissent dans les courants d'air, et le ventre creux? C'est une honte! Vous allez déjeuner avec mon mari et moi.* » Aujourd'hui, je pense que cette personne se verrait poursuivre en correctionnelle pour le terme employé pour désigner ses voisins. À l'époque, personne n'y prêtait attention. Selon moi, c'était plus des excès de langage que pure méchanceté.

Ce fut un bel après-midi. La brave femme était un véritable cordon bleu. Je n'avais jamais mangé des cochonnailles de cette qualité, un rosbeef aussi tendre, des frites aussi croustillantes et dorées, le tout suivi d'une tarte aux pommes sublime. Je m'en souviens encore. Après, nous regardâmes la télévision avec nos hôtes.

Nous les quittâmes quand nous entendîmes nos parents descendre les escaliers. Nous ne les rejoignîmes que lorsqu'ils se trouvèrent au bas du bâtiment. La brave femme nous glissa une part de tarte dans une de nos poches avant de partir. Une fois dans la voiture et sur le chemin du

retour, ma mère nous demanda si nous avions passé une bonne journée. J'allais raconter en large et en détails notre après-midi, quand le frangin me mit un coup de coude. Il conta une version qui n'avait rien à voir avec la réalité. Selon lui, nous n'avions rien mangé tellement c'était infect, à moitié pourri. Silence radio sur l'excellent repas que nous avons fait. Ma mère attendrie demanda à notre père de s'arrêter devant une boulangerie-pâtisserie. Elle revint avec des viennoiseries. Nous en profitâmes pour avaler à leur insu la part de tarte.

Mes parents n'avaient pas l'air d'être au mieux de leur forme. Lui ne supportait pas la nourriture épicée, qui lui occasionnait d'intolérables douleurs intestinales, dues aux séquelles d'une dysenterie amibienne contractée en Indochine, et elle, avait la vésicule biliaire fragile, et en souffrait lorsqu'elle mangeait trop gras. Elle changea brutalement de couleur, et mon père dut s'arrêter devant un terrain vague pour qu'elle puisse soulager ses nausées. Ils se requinquèrent ensuite grâce à l'eau de mélisse des Carmes qu'elle emmenait toujours avec elle avec quelques sucres. Je vous recommande ce remède en cas de mal des transports. Ma mère était furieuse. Selon elle, la nourriture était avariée ou empoisonnée. On l'aurait écoutée, il aurait fallu rejoindre l'hôpital le plus proche. Après ça, elle ne voulut plus entendre parler d'invitations, plus jamais. Elle fit quand même venir le docteur Bonnet, notre médecin de famille, le lendemain. On n'est jamais trop prudent. Je suis sûr qu'elle a cru tout au long de sa vie qu'on avait tenté de nous supprimer. Elle était un peu complotiste sur les bords.

FIN